

Éditorial

Par Pascal LEFEBVRE

En ces temps où l'on n'entend que le vacarme du monde, de ses guerres et de ses crises, que percevons-nous des faibles signaux qui le parcourent et qui pourraient nous faire espérer, si nous y prêtons attention, que le pire n'est pas certain et qu'émergent, à bas bruit, des formes qui, peut-être demain, en changeront la face ?

Prenons l'exemple de ce que nous dit Jean-Pierre Bouchez. Certes, le monde du travail croule aujourd'hui sous les excès de la compliance et des procédures, avec leur cortège de stress et de plans sociaux. Mais des alternatives émergent : ici, ce sont des communautés de pratiques plus ou moins auto-organisées ; là, naissent des réseaux sociaux d'entreprise. Sébastien Mainhagu évoque les stratégies de découplage des salariés qui leur permettent de contrarier les stratégies de conformité des dirigeants, dont les excès les empêchent de travailler. Héloïse Berkowitz nous décrit, quant à elle, le rôle des méta-organisations dans le développement durable et la complexité nouvelle qui affecte la gestion opérationnelle des entreprises. Ces émergences préfigurent-elles les modèles managériaux à venir ? Il est sans doute trop tôt pour le dire, mais elles méritent néanmoins toute notre attention.

Mais tournons-nous également vers ceux qui ont modelé le monde d'aujourd'hui pour mieux comprendre comment il s'est construit, et tout ce que nous leur devons. C'est ce que font Karine Fabre et Pierre Labardin à propos de la différenciation des modes de valorisation comptables qui ont émergé au début du XX^e siècle, ou Christine Fournès-Dattin qui évoque l'apparition, dès les années 1800, des règles du contrôle statutaire des sociétés anonymes.

Un grand monsieur, dont le regard exemplaire embrassait tant ces prémisses d'un nouveau monde que les héritages toujours vivants du passé (en témoigne son article sur la *Dispute sur le fer et le sel* que nous republions pour lui rendre hommage), vient discrètement de quitter la partie, et *Gérer & Comprendre* est en peine. Je laisserai à ceux qui, mieux que moi, ont connu Daniel Fixari, le soin de dire quel homme il était. Durant les vingt années où j'ai eu le plaisir de le côtoyer au fil des comités de rédaction de *Gérer & Comprendre*, il m'a impressionné, car il incarnait la rigueur intellectuelle et la modestie des meilleurs, que venaient agrémenter une ironie fine et une grande bienveillance, toutes choses fort rares en nos temps d'égos envahissants. Je suis certain que cette revue, qu'il a largement contribué à créer et à faire vivre, saura encore longtemps porter les exigences qu'il mettait en œuvre tant dans sa vie personnelle que dans son travail.